Collection « Histoire de l'horlogerie à la Vallée de Joux »

Mise en page Rémy Rochat

AMBIANCE D'ATELIER

1835-1985

Editions Le Pèlerin
2023

Préface

L'horlogerie fut longtemps pratiquée à domicile, dans de petits ateliers où pouvaient travailler plusieurs membres de la famille. Il y avait là toute une ambiance qui se serait complètement perdue s'il n'y avait pas encore, ici ou là, ce type d'atelier.

De la chaleur afin de ne pas avoir les mains froides, et par conséquent inhabiles, du silence, afin que l'horloger puisse se concentrer sur les parties les plus difficiles, comme par exemple le pivotage où quasiment un souffre de trop suffirait à vous « péter » un pivot.

Ambiance naturellement paisible, quoique le travail est là qu'il faut accomplir. Chose admirable, les mains, qui sont habituées aussi aux travaux de la campagne, ne sont pas forcément des mains très fines, des mains dorées, comme on dit, mais on fait avec. Il est possible quand même que les parties les plus difficiles aient été faites par des Combiers qui avaient abandonné l'agriculture pour s'adonner uniquement à l'horlogerie.

On connaît nombre de traités sur l'horlogerie, sur la technique, sur les matériaux, sur les rouages, bref, sur tout ce qui concerne la montre. Mais nous gardons moins des textes qui traitent de cette fameuse ambiance d'atelier, non dans les usines, là c'est une toute autre affaire, mais dans les maisons, dans ces fermes-ateliers.

Nous avons tenté, en cette brochure, de rassembler le plus possible de textes en rapport. Ils réussiront, on l'espère, à restituer cette fameuse ambiance.

Allons, rentrons dans l'une de ces bonnes vieilles maisons d'autrefois, quittons le corridor et enfin, après avoir frappé à la porte de la cuisine, sous la direction de la maîtresse des lieux, pénétrons dans l'atelier où travaille le maître et où nous sommes attendu. Pour qu'il nous explique. Pour comprendre.

Les Charbonnières, en mars 2023 : Rémy Rochat

Ambiance d'atelier

Nous parlons d'ici de l'atelier à domicile, là où nos horlogers allaient œuvrer pendant plus d'un siècle avant de gagner l'usine et d'y perdre leurs dernières illusions d'indépendance.

Cette ambiance d'atelier, bien au chaud et à l'abri de sa maison, allez, l'hiver peut bien venir, maintenant qu'on a une bonne réserve de bois, somme toute n'a été que peu évoquée par nos historiens. Il est bon de retrouver le peu que l'on découvre au hasard de toutes nos publications.

Le premier à la révéler, fut sans doute Jean François Jules Samson Berdez qui montant à la Vallée pour une étude d'ordre économique, a eu l'occasion de pénétrer dans nombre de nos maisons et d'en ressentir l'ambiance. On lit sans son ouvrage : Notice, sur l'industrie agricole et manufacturière de la Vallée du Lac-de-Joux, Lausanne, 1835, pp. 322-323 :

> La population de cette contrée est à-la-fois agricole et industrielle. Dans presque toutes les maisons, vous trouvez un ou plusieurs métiers exercés simultanément dans le même appartement, par les divers membres de la famille ; le père, la mère et leurs enfans y travaillent dès que leurs occupations domestiques ou rurales et le soin des récoltes ne réclament pas leur présence ailleurs. De cette manière, il n'y a aucune perte de temps, la faulx et la charrue, la fourche et le rateau, succèdent à la lime et au fuseau, dès que l'époque des occupations agricoles est arrivée, et rien n'est plus intéressant que de voir, dans le temps des fenaisons, toute cette famille se livrer à ces travaux champêtres dans l'enclos qui se trouve autour de la maison d'habitation ; car si les propriétés, excepté les montagnes, sont très-divisées à La Vallée, elles ont du moins cet avantage d'être en général composées de petits domaines de 4 à 5 poses, sur lesquels vit la famille, et qu'elle fait valoir par elle-même.
>
> Si vous entrez dans l'une de ces maisons, vous trouverez ordinairement une grande pièce, ayant plusieurs croisées, devant lesquelles se trouvent placés tout autant d'établis

d'horlogers et autres métiers, auxquels sont occupés les membres de la famille, depuis le père jusqu'au plus jeune des enfans, qui commence à faire son apprentissage sous la direction paternelle, ou celle des aînés. Cette vie de famille a un grand avantage, les habitudes d'ordre et de moralité doivent singulièrement y gagner; les enfans demeurant sous la surveillance et l'inspection de leurs parens, ne sont pas exposés, comme dans les grands ateliers, à entendre tous ces mauvais propos, tous ces discours dangereux et corrupteurs, qui viennent pervertir leur jeunesse et détruire dès les premiers instans de leur apprentissage et de leur entrée dans le monde, les bons principes qu'ils pouvaient avoir reçus dans la maison paternelle.

Aussi remarque-t-on chez l'habitant de La Vallée des principes religieux, un esprit d'ordre, d'économie, et de goût pour le travail, que n'ont pas toujours nos ouvriers des villes, qui contractent des habitudes toutes opposées.

Il résulte de-là, pour les premiers, que ce qu'ils gagnent leur profite mieux, qu'ils savent mieux l'économiser, et qu'ils peuvent par conséquent livrer leurs ouvrages à des prix inférieurs, n'ayant pas à supporter cette foule de dépenses que le luxe ou le goût du plaisir les porte à faire ou à rechercher dans les villes.

Deux auteurs à donner quelque importance à ces lieux de travail et de vie, furent les romanciers, Schweichel et Hoftaetter.

Le premier, dans son roman « L'horloger du Jura[1] », a malheureusement dissipé cette ambiance dans une longue histoire sans saveur particulière. Le

[1] L'horloger du Jura, d'après l'allemand de R. Schweichel, par F. Oyez-Delafontaine, Lausanne, Neuchâtel, Paris, 1870.

second, avec son : Le premier horloger du Val de Joux, simple histoire du 18me siècle[2], en offre un tantinet plus :

Une pause bienvenue pour lire les élucubrations d'un journal quelconque.

- Ferme la fenêtre, Olivier, il commence à faire sombre ; je vais allumer la lampe pour que tu puisses continuer ton ouvrage.

- Tu feras bien, mère ; j'aurai encore une ou deux heures de travail pour achever la pacotille que j'irai vendre lundi à Vallorbes et dans les environs.

Et Olivier, jeune garçon de quatorze ans, regardait avec satisfaction établés sur une table rustique un bon nombre d'objets sculptés en bois qui représentaient pour la plupart du gros et du menu bétail.

Au moment où sa mère apportait la lampe allumée, un bruit de sabots se fit entendre devant la maison et une voix d'homme cria :

- Olivier !

[2] Jacques Hofstaetter (1825-1871). Le premier hologer du Val de Joux. Une traduction française avait paru à la fin du XIXe siècle dans un journal dont nous avons malheureusement perdu la trace. Ce texte avait été repris par la FAVJ en 1927, avec une introduction sans doute d'Auguste Piguet.

C'est le père, dit le jeune garçon, je vais lui aider à décharger son bois.

Le père et le fils rentrèrent bientôt en causant.

- Merci père, disait le jeune ouvrier sculpteur, tu m'as apporté là de beaux morceaux de bois à tailler ; ce sera pour recommencer une nouvelle pacotille.

- En attendant, repartit le père qui s'appelait Joseph Meylan, nous allons nous reposer du travail de la semaine. Il fait bon rentrer au logis le samedi soir avec le dimanche devant soi. Demain, en sortant du catéchisme, nous irons voir le vieux Piguet aux Campoux ; il en sait long le brave homme et on ne s'ennuie jamais avec lui.

Le bûcheron s'assit sur un escabeau et ajouta : Eh bien, femme, tu mets en train le souper, à ce que je vois. E attendant, je regardai faire notre garçon, et lorsqu'il aura fini, je lui aiderai à débarrasser la table de ses brinborions[3].

Donnons maintenant la parole à Hector Golay, notre moraliste impénitent, qui pouvait écrire quelque vingt ans plus tard :

A côté de cela, le travail essentiel n'était point délaissé ; dans son atelier l'ouvrier horloger laisse pour d'autres moments son entrain et son humeur joyeuse ; que la vie des bois, le labeur des champs ou les saintes joies de la récolte appellent les travailleurs au grand soleil, qu'importe ! il ferme sa porte aux distractions du dehors et du dedans ; assis de longues journées devant ces miniatures de l'art mécanique auxquelles il faut en quelque sorte donner l'être et la vie, calme, patient, silencieux, il doit rester et tenir à l'ouvrage. C'est à cet exercice, il faudrait dire à ce perpétuel tour de force, entretenu, cultivé, enseigné, que nous devons ces praticiens habiles, ces mains dorées, pour employer un terme d'atelier, qui ont fait la valeur et la supériorité de notre horlogerie, pendant si longtemps. Cette contrainte qui finit par devenir habitude, ces talents d'artistes ont passé dans le sang et sont devenus dispositions héréditaires : l'apprenti ne rêve qu'à acquérir le coup de burin du maître, l'ouvrier qui n'a fait qu'un apprentissage aspire à connaître toutes les parties de la montre, et cette longue étude pratique se poursuit pendant une série d'années plus ou moins longue ; parfois ce n'est que sous les cheveux blancs que l'ouvrier arrive au terme désiré, et le nombre des horlogers ayant fait un cours complet des apprentissages est encore en minorité.

Telle était l'industrie à laquelle se vouait le plus grand nombre de nos jeunes hommes, et par la suite aussi de beaucoup de jeunes filles. Quand l'automne arrivait avec ses nuits sombres, quand l'hiver étendait son blanc manteau, des

[3] Il ne s'agit pas là véritablement d'un atelier au sens conventionnel, puisque Olivier travaille directement sur la table. Mais l'ambiance de cette scène pourrait nous faire croire être dans l'un de ceux-ci. Olivier n'est autre que Olivier Meylan, le premier horloger connu de la Vallée. L'auteur va lui faire vivre une amourette à la mode du temps !

centaines de lumières s'allumaient le soir, étoilant la Vallée ; dans chaque maison il y avait un établi, un petit atelier où brûlait la lampe traditionnelle, où grinçaient la lime et le burin.

Il était bien évident que pour la Vallée venait de s'écouler une succession de circonstances heureuses, où tout avait concouru pou rendre le travail fécond et les progrès rapides, une de ces périodes que les anciens se plaisaient à qualifier « d'âge d'or. »[4]

Alfred Aubert à l'établi.

Marcel Piguet, notre premier vrai historien « horloger », n'a sauf erreur rien dévoilé de cette ambiance feutrée où l'artisan limait, tournait, et peu à peu, mettait au point quelque mécanisme, simple ou compliqué.

Louis Audemars, de la même trempe que le précédent à certains égards, nous en a dit quelques mots :

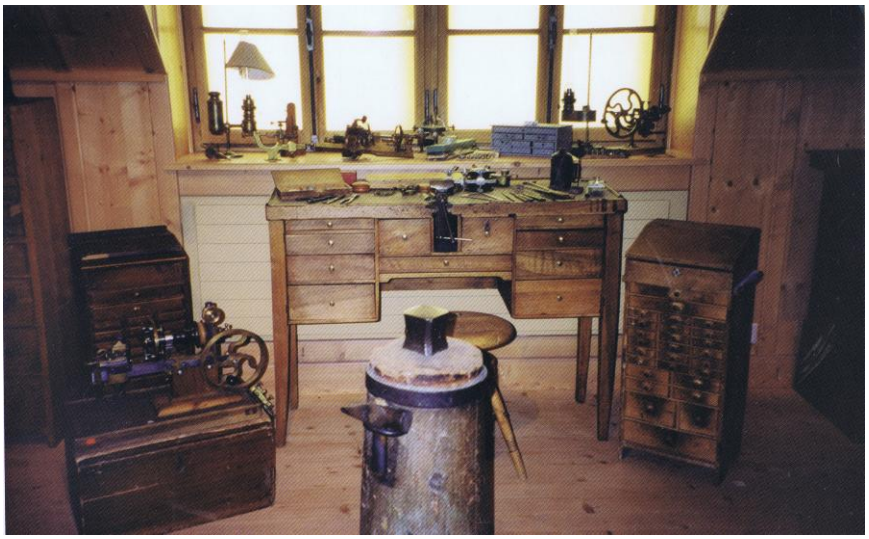
A cette époque il n'était pas question de pouvoir aller acheter tels ou tels débris chez les fabricants de ces spécialités pour pouvoir monter en très peu de temps le mécanisme complet d'une montre, comme on le fait aujourd'hui. Il fallait d'abord scier à la plaque de laiton tous les morceaux de la cage du mécanisme ; les écrouir et revenir très soigneusement pour éviter les déformations en cours de travail. Il en était de même pour les roues qui devaient être croisées et denturées à la main. Pour les pignons, on étira d'abord des pieds d'acier avec les dents formées, auxquelles il fallait ensuite donner la forme la plus normale possible, au moyen de limes spéciales. Ce travail très

[4] Hector Golay, La Vallée de Joux de 1860 à 1890, Lausanne, 1891, pp. 46-47.

coûteux et délicat se prolongea jusqu'à l'invention de l'outil d'Abel Golay pour le taillage des pignons à la fraise.

La construction complète d'une montre prenait à cette époque un temps considérable. Chacun faisait la sienne ; les maîtres des corporations tout d'abord et ensuite les apprentis, qui sortaient tout ce qui était possible de leurs doigts et capacités, et faisaient venir de Genève ou des Montagnes neuchâteloises les débris qu'ils ne pouvaient fabriquer eux-mêmes, et ainsi se complétaient ces belles montres anciennes si soignées qu'on peut encore admirer aujourd'hui[5].

Si les horlogers de La Vallée jouirent longtemps de ce privilège, il faut constater qu'ils étaient fort mal installés pour faire un travail aussi délicat. Assis devant de petite fenêtres s'ouvrant difficilement, mal chauffés au début par la plaque du foyer de la cuisine et souvent insuffisamment nourris, on comprend quelle devait être la dose de patience et de persévérance donnée pour une besogne aussi absorbante. Aussi les ravages causés par les épidémies étaient-ils considérables[6]*. Même les comptoirs des marchands horloger étaient des plus primitifs et pour qui a connu les maisons avec leurs locaux enfumés des éminents horlogers cités au cours de ce travail, qui voyageaient quelque peu, on a peine à comprendre, au milieu du confort moderne, qu'ils aient pu se contenter de chambres aussi primitives et inconfortables*[7].



Reconstitution d'un atelier à l'ancienne mouture de l'Espage horloger. Ce magnifique ensemble a été proprement massacré lors de la restructuration de 2019.

[5] Louis Audemars, Développement historique de l'industrie horlogère à la Vallée de Joux de 1712 à 1924, SVH, 1926, p.148.
[6] Nous n'avons rien lu ni rien su à ce sujet. Il est possible qu'ici Louis Audemars exagère quelque peu.
[7] Op. cit., p. 150.

Ernest Aubert, dans son opuscule de 1905, prolongeait en quelque sorte les impressions de son prédécesseur sur cette bonne vie d'atelier d'autrefois, mais avec moins de nostalgie :

Le travail à domicile tend toujours à diminuer au profit de la fabrique et de l'atelier.

Sous ce rapport un changement notable s'est produit dans les idées de la population. Après avoir vu de mauvais œil la création de fabriques et l'installation d'un outillage mécanique, elle a compris que c'et là une nécessité des temps, une de ces transformations quel l'on peut regretter, mais que l'on doit subir.

La vie patriarcale, dans laquelle les travaux champêtres alternaient avec les occupations sédentaires de l'horloger, tend à disparaître toujours plus. Les ouvriers travaillant à domicile sont de moins en moins nombreux.

La vie moderne, la civilisation a de ces exigences qui semblent incompatibles avec le bien être réel d'un peuple.

Cette transformation de l'industrie aura sans doute son contrecoup sur le caractère de notre population. Après avoir formé un petit monde à part et vécu de sa vie propre pendant des siècles, la Vallée de Joux comme tous les pays reculés où s'est établie une voie ferrée, y perdra de son originalité.

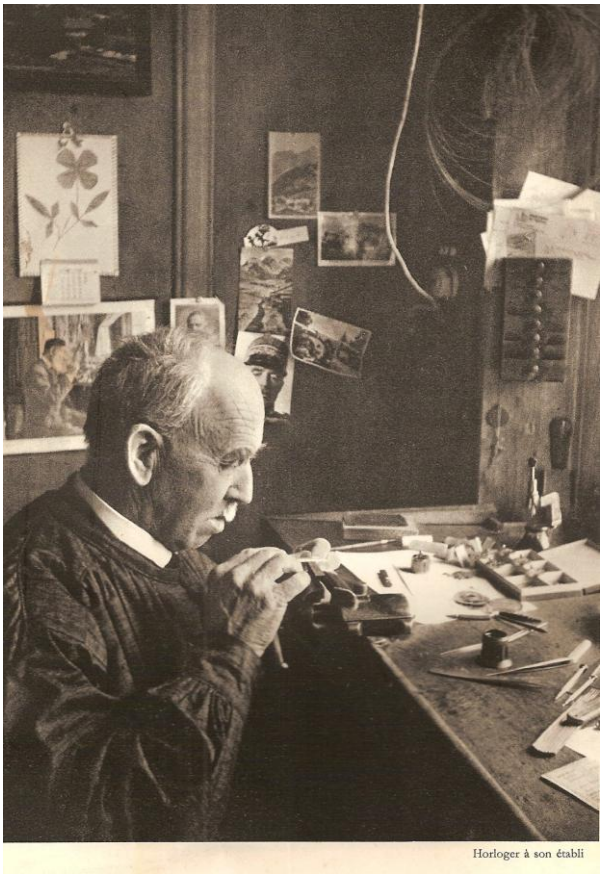
Ainsi que les galets de la grève roulés par les vagues perdent leurs aspérités et s'arrondissent, ainsi la civilisation semble vouloir modeler l'homme en un type unique. On peut constater déjà une diminution très sensible de l'originalité. Les types, les hommes qui ont quelque chose de spécial se font rares.

Pendant nombre d'années, l'horloger de La Vallée a vécu paisible, demandant à son métier une ressource supplémentaire au produit de son domaine, travaillait sans hâte, consciencieusement, plus épris de bien facture qu'avide de gain.

Plus artiste que négociant, le marchand horloger, c'est ainsi qu'on désignait le fabricant, faisait ses affaires calmement, sans rechercher un gain facile. A l'inverse d'autres centres horlogers, la Vallée n'a pas vu s'édifier de fortunes ; par contre une large aisance s'est développée chez les ouvriers.

A cette vie contemplative et facile, favorisée par la dissémination des habitations et l'absence de relations fréquentes avec le dehors, le Combier a contracté des habitudes d'indépendance et de laisser-aller qui ne se concilient pas facilement avec les exigences de l'industrialisme moderne. Certaines notions, courantes dans les centres de négoce et d'industrie, celles de l'heure fixe, de l'échéance, des règlements de comptes à époque déterminée, ont de la peine à entrer dans son esprit[8].

[8]. Ernest Aubert, La Vallée de Joux de 1890 à 1905, Lausanne, Imprimerie Georges Bridel & Cie, pp. 63-65.



L'horloger à son établi, photo tirée de l'une l'une des nombreuses éditions de La Suisse romande, de Ramuz.

Samuel Aubert s'est penché plus d'une fois sur nos vieux ateliers dont il nous fait retrouver l'ambiance. Il semble s'être exprimé pour la première fois sur le sujet dans l'une de ses chroniques locales, celle de 1900 où il pouvait se retourner sur le siècle écoulé :

Les habitudes et les mœurs ont été profondément modifiées par l'évolution de l'industrie. La lutte pour l'existence et les exigences nées du développement industriel ont tué le travail à la maison et les fabriques ont de plus en plus spécialisé et accaparé l'ouvrier. Le travail en fabrique, voilà la transformation essentielle que nous a valu le XIXe siècle.

Comparons notre manière de vivre actuelle avec celle d'il y a cent ans ou seulement cinquante ans. Aujourd'hui chacun est affairé et pressé et tout à son ouvrage dans l'exécution duquel il se spécialise chaque jour davantage. Chacun doit peiner du matin au soir s'il ne veut rester au bord du chemin.

Autrefois, c'était bien différent. On était à la fois horloge et agriculteur. Chez lui, l'horloger fabriquait lui-même, à la main, les divers mécanismes de la montre. A intervalles réguliers, il quittait la lime et le burin pour la faux ou le fossoir qu'il maniait tout aussi dextrement. On travaillait moins, on musait

davantage, on était plus heureux. Oui, on était plus heureux, il y a cinquante ou cent ans, qu'en cette fin de siècle, faite toute de mouvement, d'agitation de surmenage. Mais nos prédécesseurs ne jouissaient pas du centième des avantages de tous genres que les découvertes de la science et les progrès de la civilisation ont mis à notre portée ! – Sans doute, ils ignoraient la vapeur, la bicyclette, le téléphone, le pétrole et l'électricité ! – Mais ils n'éprouvaient pas le besoin de jouir de tous ces progrès de la science et de la pensée dont nous profitons si largement à cette heure. Ils vivaient simplement et contents dans leurs modestes demeures. Les exigences de la civilisation et de la mode, les problèmes sociaux, les crises industrielles, les soucis de toute nature qui sont notre pain quotidien ne les tracassaient guère sans doute, ils avaient leurs angoisses et leurs soucis, mais ils ignoraient la fébrile activité qui consume la génération d'aujourd'hui[9].

Samuel Aubert devait revenir maintes fois sur le sujet :

Mais le suprême essor de l'horlogerie date de l'époque qui suivit la chute du Premier empire. La demande croit sans cesse et devient la profession de chacun[10].

Et jusqu'à la fin du siècle ou presque, le travail se fait à domicile, pour le compte « d'établisseurs » ou marchands horlogers auprès desquels chacun va livrer l'ouvrage achevé et en obtenir du nouveau. C'est l'âge d'or ! Nul n'est pressé de produire et gagne suffisamment pour ne point se surmener. Au temps où la campagne exige des bras, l'horloger quitte l'établi pour le reprendre aussitôt les travaux extérieurs exécutés.

L'hiver on travaille dans la chambre de ménage bien chauffée ou dans de petits ateliers édifiés au pignon des maisons. Il n'est pas question de journée de huit heures et le « gouvernage » du bétail achevé, l'horloger allume sa lampe et « veille » jusqu'à dix ou onze heures, après quoi toute la famille se réunit, mange un morceau, puis va dormir du sommeil des justes pour recommencer le lendemain cette existence paisible et heureuse.

On s'éclairait avec de petites lampes nommées « craisu » formées d'un simple bassinet de métal rempli d'huile où trempait une mèche donnant une flamme fumeuse et peu éclairante. On se représente avec peine aujourd'hui comment des horlogers éclairés au moyen d'engins aussi primitifs parvenaient à exécuter, dans de telles conditions, des travaux d'une finesse extrême. Peu à peu des perfectionnements survinrent et juste avant la généralisation de la lumière électrique, on en était arrivé à l'emploi de la lampe à pétrole munie d'un tube donnant une lumière satisfaisante.

[9] FAVJ no 1, du jeudi 3 janvier 1901, pp. 2-4.

[10] Ces diverses données historiques ont été empruntées à la brochure « Histoire de l'horlogerie à la vallée de Joux », par Marcel Piguet. (Sentier. Imprimerie Jules Dupuis, 1895).

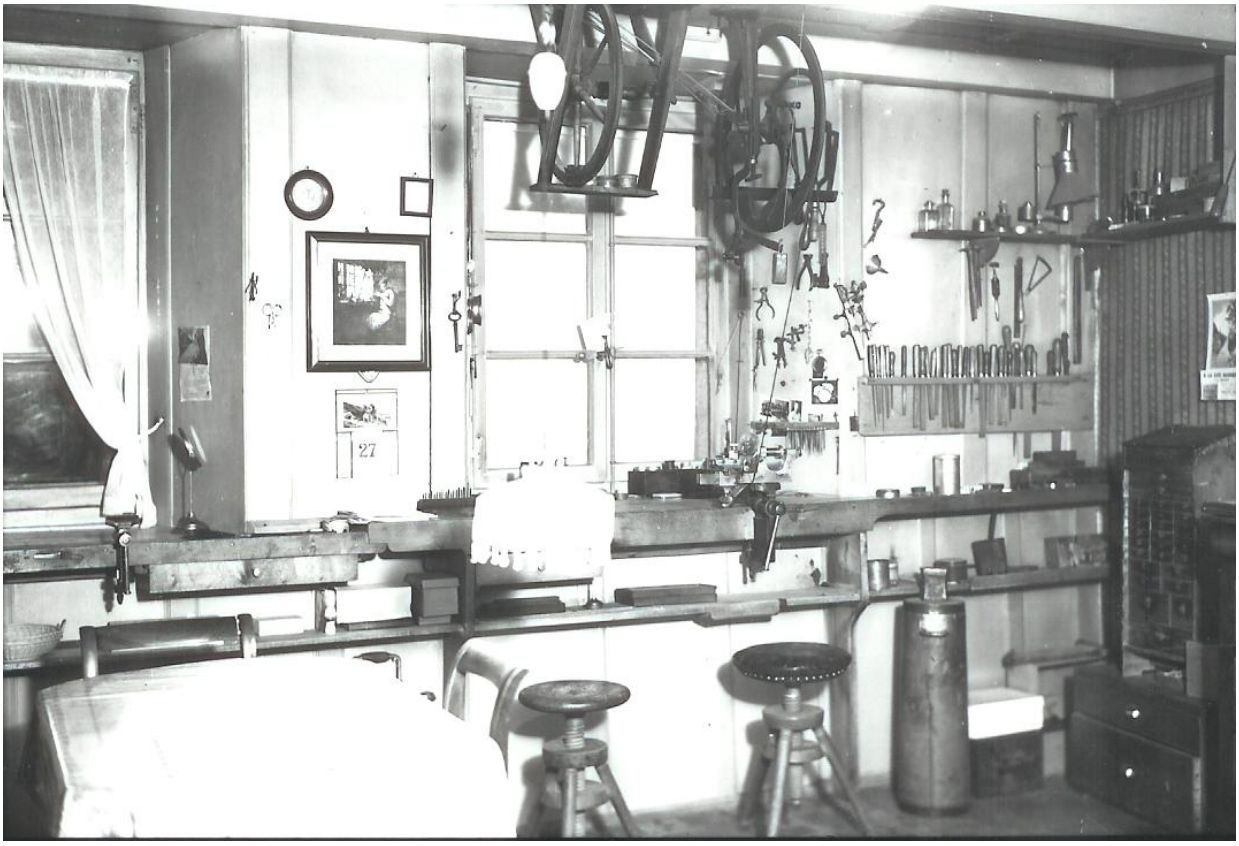
Tout en œuvrant de concert dans la chambre de ménage ou le cabinet du pignon, le père et ses enfants avaient l'habitude de chanter et c'était alors la mélodie des psaumes aimés qui résonnaient gravement sous les boiseries enfumées. Ou bien on discutait ferme sur les événements politiques ou littéraires de l'époque. Car l'industrie avait amené l'instruction, la lecture des journaux et des œuvres des grands écrivains contemporains.

Il fut une période où les naïfs romans d'Urbain Olivier faisaient fureur. Chaque hiver on les attendait avec impatience. J'ai connu une famille où chaque soir la mère, tout en tricotant, lisait à haute voix le dernier ouvrage paru du fécond romancier, pour le père et ses fils veillant à leur établi. Ailleurs, on s'attaquait à Gustave Aimard. C'était un bon vieux temps où la vie coulait douce et facile, exempte de luttes qui la compliquent tellement aujourd'hui. Ce temps n'est plus ! Il ne reviendra jamais.

L'apprentissage se faisait à domicile chez des horlogers réputés pour leur habileté. A noter qu'il commençait dès l'âge de 12 ou 13 ans, et qu'ils comprenait non seulement des indigènes, mais des jeunes gens venus de l'étranger pour s'initier à la fabrication des pièces compliquées et de haute précision dont La Vallée avait alors pour ainsi dire le monopole.

Et dans ces ateliers où travaillaient souvent plusieurs jeunes gens exubérants de vie et de gaieté, on s'amusait volontiers, trop volontiers parfois, aux dépens du nouvel arrivé ou du plus naïf, car de tout temps la jeunesse s'est révélée sans pitié. De bonnes farces jouées jadis dans tel ou tel cabinet, mis en état de gaité permanente par le sans-gêne de quelque loustic, on passé à la postérité. Ainsi on envoyait un débutant « tremper » sa pièce d'acier chauffée à blanc dans la fontaine devant la maison. A une date que je ne saurais situer, la paroisse possédait un ministre au caractère déplaisant. Or un jour, le voyant pointer à l'extrémité du hameau et entrer dans les maisons pour la collecte des incurables, un apprenti farceur se met à chauffer le « péclet » de la porte avec la lampe à esprit-de-vin, se retire avec prudence le moment venu, et l'intéressé de se brûler les doigts en ouvrant la porte. Le patois a aussi marqué de son empreinte cette période, si vous voulez, pittoresque de l'apprentissage[11].

[11] Samuel Aubert, L'horlogerie, La Revue no 47 du dimanche 18 février 1924.



Un atelier de la Vallée de Joux, avec les routes d'entraînement située au plafond.

Par un autre texte, S.A., dit Sami par ses élèves du collège du Chenit, devait encore dire quelques mots de ce métier et de l'ambiance qui régnait autrefois dans les maisons :

Autrefois les horlogers travaillaient à domicile, comme père et l'oncle Georges au cabinet, jusqu'à 9 heures du soir, ce qui s'appelait veiller. Pendant ce temps l'oncle Léon ou la tante Marie lisait les romans d'Urbain Olivier à haute voix pour que les horlogers du cabinet entendent.

Pour mon compte je disais le soir les livres de Gustave Aimard, des romans d'indiens, de guerres, d'incendie, etc. J'en étais tellement émotionné que je n'osais pas passer dans les corridors sombres. A cette époque pas d'électricité, le corridor d'en bas était éclairé par une minuscule lampe à huile placée sur une tablette vis-à-vis de la porte des escaliers. Celui d'en haut était éclairé par un ustensile du même genre. La tablette qui le supportait existe encore, à gauche de la porte de la cuisine[12].

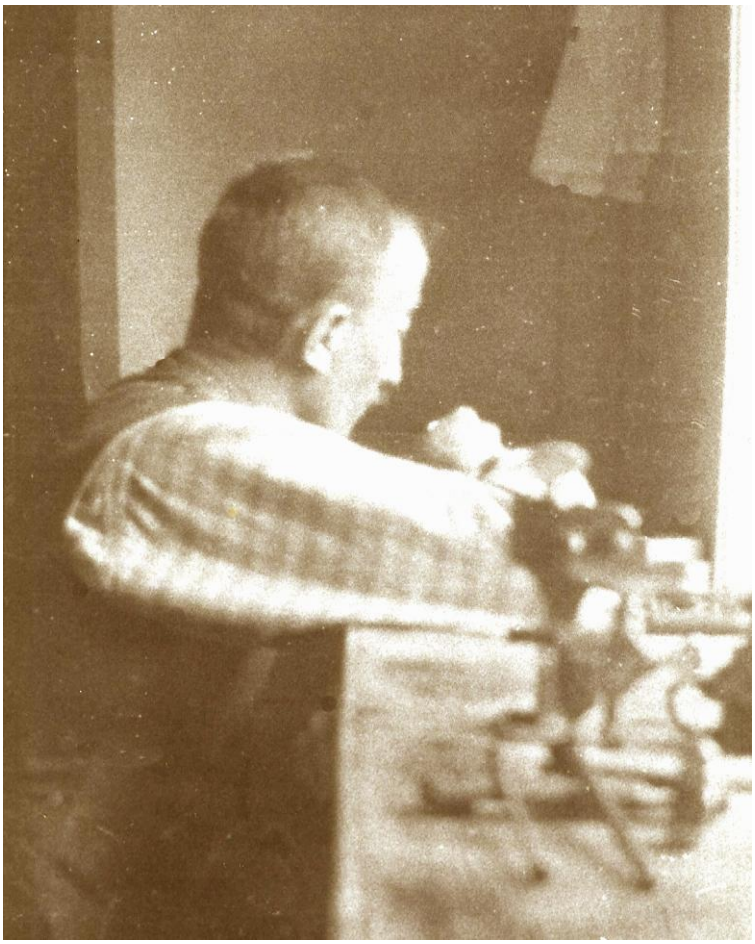
Avant l'école d'horlogerie, l'apprentissage de la profession se faisait chez des maîtres à domicile. Dans plusieurs maisons on voit encore au pignon des

[12] Samuel Aubert, Souvenirs de jeunesse, Le Pèlerin, 1995, p. 25.

fenêtres rapprochées, celles de l'atelier ou cabinet d'horlogerie. Il y avait souvent plusieurs apprentis ensemble et les plus âgés se faisaient souvent un plaisir, avec la complicité du maître, de mystifier les plus jeunes, les plus naïfs. Ainsi tremper du laiton ou envoyer l'apprenti tremper une pièce d'acier dans la fontaine où elle arrivait refroidie. On y faisait des farces plus ou moins méchantes à l'égard d'autrui. A une époque que je ne saurais préciser, le pasteur de la paroisse du Sentier était impopulaire. Aussi, un jour, dans un atelier de Chez Villard, le personne décida de lui faire une mauvaise farce. Comme on le vit venir pour la collecte des incurables, on se mit à chauffer le péclet de la porte avec une lampe à alcool jusqu'au moment où il commençait à gravir l'escalier montant à l'atelier !!

Mon vieil ami Charles Piguet, à 17 ou 18 ans, était entré en apprentissage au Campe chez un fumer de pipe. Lui aussi avait voulu tâter de cet instrument, mais cela n'allait pas, il avait des nausées. C'est alors que le maître lui dit :

- *Te faut persista !*[13]



Paul Rochat dit Paulet à son atelier aux Charbonnières.

[13] Op. cit. p. 36.

On retrouve encore une fois Samuel Aubert. Cette fois-ci dans un ouvrage paru en 1949 : La Vallée de Joux :

A partir du commencement du 19e siècle, on s'est mis à construire des maisons à un étage, plus vastes, plus confortables, mais comprenant toujours un rural jouxtant l'habitation. Nulle part dans la contrée ces deux parties de la propriété ne forment des bâtiments distincts. Dans nombre de ces maisons, une pièce appelée le « cabinet » était destinée aux horlogers. Car autrefois, chacun ou presque était à la fois horloger et agriculteur. Au temps de la fenaison, l'horloger abandonnait son établi et le reprenait les récoltes rentrées.

Actuellement, vu les exigences du travail en fabrique, rares sont ceux qui peuvent mener de front l'horlogerie et l'agriculture. Il faut se vouer à l'une ou à l'autre.

Une époque bénie, celle pendant laquelle la spécialisation des professions n'existait pas encore. La vie était douce, facile, rien ne pressait. Chacun gagnait largement de quoi vivre. Après le repas du soir, on se remettait à l'établi, à la clarté d'une lampe à huile, plus tard à pétrole. Le travail durant la soirée s'appelait « veiller » et tandis que les heures s'écoulaient, l'un ou l'autre des membres de la famille faisait la lecture à haute voix des romans de l'époque, en particulier ceux d'Urbain Olivier[14].

Julie Meylan du Lieu était une parfaite connaisseuse de l'ambiance des ateliers en lesquels elle avait pu pénétrer au temps de son enfance. Elle évoque celle-ci dans un ouvrage des Bonnes lectures de la Suisse romande intitulé : Elie-Abram de la Crête :

Une fillette, Fanny, puis deux jumelles, Mélanie et Suzette, étaient venues peupler la grande chambre aux poutres brunies par la fumée. Un peu plus tard, Samuel, un robuste blondin, complétait le cercle de famille. Ah ! qu'il faisait bon, alors, à la Crête ! Au dehors, la neige tourbillonnait, couvrant le pâturage d'un épais tapis glacé, et le givre suspendait des girandoles scintillantes aux vitres des croisées, mais dans la maison solitaire régnait une douce chaleur et les journées passaient bien vite. Penché sur son établi d'horloger, les genoux couverts d'une toile verte et la loupe fixée à l'œil droit, Abram-Elie limait, taillait et tournait les petits rouages et les vis de montres. Assise au rouet, dans l'encoignure de la fenêtre, Judith filait, en chantonnant quelqu'une de ces vieilles mélopées à la mélodie naïve qui nous viennent du fond des âges. Un peu plus loin le groupe des enfants s'amusait avec les rustiques jouets grossièrement taillés dans quelque bûche de bois, et les rires joyeux scandaient le bruit de la lime de l'horloger. La paix intérieure et cette satisfaction que donne le

[14] Samuel Aubert, La Vallée de Joux, Trésors de mon Pays, Editions du Griffon, Neuchâtel, p. …

sentiment du devoir consciencieusement rempli, suffisent à transformer ainsi les existences les plus humbles. Faut-il s'en étonner et ne sait-on pas comment une simple goutte de rosée que traverse un rayon de soleil devient le diamant précieux et la perle au pur orient ?[15]

On lit plus loin, même ouvrage :

— 629 —

En hiver, la vie est dure dans ces montagnes du Jura, où la neige tombe parfois avec une telle abondance qu'on est clôturé chez soi, sans pouvoir vaquer aux affaires courantes. Combien de fois, les gens de la Crête ont-ils dû se passer de café ou de sel, parce qu'il n'y avait pas moyen de descendre au village pour renouveler la provision ! Alors, on reste enfermé, comme des prisonniers dans une géôle blanche. A peine si les vaches parviennent à parcourir le court espace qui les sépare de l'abreuvoir. La fontaine, elle-même, a sa livrée d'hiver, c'est-à-dire un abri en planches pour la garantir des rafales, et une gerbe de paille, ficelée autour du goulot, pour empêcher le gel. L'eau, qui suinte le long des brins de chaume, forme de longs cristaux givrés, sorte de barbe fantastique, transformant le rustique fantôme en un monstre bizarre et rébarbatif.

C'est alors la meilleure saison pour Elie-Abram. Libéré des soucis que donnent l'entretien des champs et les travaux de jardinage, il se consacre entièrement à l'horlogerie, tout en surveillant les petits. Au coin de la table, Fanny s'applique à écrire sur une ardoise à moitié cassée et, de temps à autre, le père quitte ses limes pour donner un conseil ou tracer un nouveau modèle. Le petit Samuel, qui veut aussi faire comme sa sœur, se hausse sur ses jambes courtes pour avoir aussi sa part des leçons paternelles. Le soir, quand les enfants sont au lit, c'est le vrai moment du travail ; seul devant l'établi, Elie besogne ferme. Pour éloigner le souvenir de

[15] Bonnes lectures de la Suisse romande, no 11, de novembre 1928, pp. 609 et 610.

Légendé quelque part comme horloger de la Vallée. C’est possible sans être certain !

la morte et aussi par attachement passionné à son métier, il s'acharne à la tâche, lime, tourne, calcule et mesure, en quête de progrès. Il pressent que toute amélioration sera une source de profits pour cette vallée qui lui est chère. Déjà, il a apporté quelques heureuses simplifications qui facilitent l'ouvrage et permettent d'avancer plus vite. Maintenant, il combine un outil automatique, capable de fabriquer mécaniquement certaines pièces du mouvement : ces roues dentées, toujours si longues à terminer et dont l'exactitude doit être parfaite pour la bonne marche d'une montre. Jusqu'ici, il n'a encore parlé à personne de son invention, qu'il transforme chaque jour et qui, s'il la gardait secrète, deviendrait pour lui une source de richesse. Mais, en songeant à la maxime chère à son aïeul Gédéon, il estime que le devoir lui impose d'en faire bénéficier toute la contrée. Aussi, pour initier d'autres horlogers à ces secrets dont il est le seul maître, se décidera-t-il à accepter un apprenti. Seulement, c'est un sacrifice ! Avoir journellement un étranger dans cette chambre où Judith est morte, où sa présence invisible semble encore flotter le long des parois blanchies, ne sera-ce pas comme une profanation ? Il faudra imposer silence à la voix des souvenirs et répondre à des paroles banales et insignifiantes.... Ah ! c'est trop pénible ! Elie-Abram ne se résignera pas à un tel sacrifice ! Admettre un étranger à la Crête est au-dessus de ses forces ; il donnera son invention à ceux du village et ainsi tout sera réglé. La voix intérieure murmure pourtant : «A quoi servira ce cadeau, si tu n'es pas là pour expliquer le fonctionnement de la machine et fournir tous tes calculs ? ».

Rose Guignard devait se souvenir avec émotion des locataires du premier de sa maison du Poste de Douane, Derrière-la-Côte, où un vieux couple faisait dans l'horlogerie :

C'était un vieil horloger habitant l'étage avec sa femme. Ménage sans enfants. Comme papa, il était assis devant son établi, avec cette différence qu'il avait la pipe à la bouche. La chambre soigneusement tenue sentait le tabac ainsi que les résédas placés sur la tablette de la fenêtre. Sur le poêle de fonte se trouvait un petit tas de bûchettes finement taillées au couteau. Rose aurait aimé les prendre pour jouer, mais on ne le lui permettait pas. Au bout d'un moment, Lucien, qui était très économe, se levait, s'emparait d'une de ces bûchettes de sapin, la présentait à la flamme, la plaçait sur sa pipe puis la jetait dans le foyer. Il aspirait alors avec délices deux ou trois bouffées dont le parfum se répandait dans la chambre et reprenait sa place à l'établi. Il faisait des cadratures. Près de lui était sa commode d'horloger dont Rose avait la permission de tirer les tiroirs l'un après l'autre. Dans un de ces tiroirs, il y avait la « crusille », mise ainsi hors de la portée de sa grande sœur qui ne se gênait pas pour y prendre à l'occasion quelques sous, à la grande indignation de Rose. La crusille était une petite boîte cylindrique en fer blanc ornée de dessins bleus et verts et qui avait du contenir primitivement de la chicorée. Le couvercle était muni d'une fente sur toute la longueur du diamètre et Rose aimait à y glisser les petites pièces qu'on lui donnait parfois, surtout les grosses pièces françaises de 10 centimes qui faisaient beaucoup de bruit en tombant.

Tante, la femme de Lucien, allait et venait de la chambre à la cuisine. Au bout d'un moment, Rose la suivait partout, dans la chambre à coucher au grand lit garni de rideaux jaunes et bruns, dans le salon dont le mobilier recouvert d'étoffe rose ravissait la petite. Il y avait aussi une étagère où tante cultivait entr'autres des violliers ou giroflées qui embaumaient. N'ayant pas d'enfants, elle se donnait avec amour à ces plantes qui prospéraient entre ses mains ; elle en parlait avec orgueil et faisait don d'une bouture à maman. Tante, qui était curieuse, se mettait très souvent à la fenêtre pour épier le moindre signe de vie sur la route peu fréquentée. Au passage de quelqu'un, homme ou bête, elle interpellait Lucien :

- As-tu vu ce cheva (elle ne prononçait pas la dernière lettre) ? Il a trois pieds noi.s et un blanc.

Quand elle allait à la fontaine, oubliant fréquemment un des objets qu'il lui fallait pour la lessive, elle criait par la fenêtre ouverte :

- Lucien, apporte-moi la rezette et mon tablé qu'est pendu en un clou au collidô !

La pauvre femme avait peu d'instruction et son orthographe était aussi fantaisiste que son langage. Par contre elle avait du bons sens, aimait à donner des conseils. Elle était passablement commère et racontait à maman d'un air

mystérieux maintes histoires déjà déformées et qu'il fallait garder entre quatre z'yeux. Elle était très attachée aux deux enfants de ses propriétaires et leur donnait volontiers une friandise. Ses deux sœurs, Zélie et Louise, qui habitaient sur le Crêt, et son frère Henri, vieux célibataire très au courant des nouvelles, tenaient une grande place dans sa vie.

- Je le sais de source sûre, disait-elle à maman, c'est mon frère qui me l'a dit !

Ces renseignements qu'elle rapportait avec volupté, se donnaient généralement au crépuscule, moment où les vaches descendaient à la fontaine. Tante, ne pouvant les observer de sa fenêtre, venait frapper à la porte du cabinet, son tricot à la main.

- A-t-on déjà « acrevé », demandait-elle.

Et de son petit œil curieux elle suivait les allures désordonnées des vaches, la queue en l'air. Il y en avait pour un bon moment à raconter dans ce « no vai ion » qu'on ne craignait pas de prolonger pour économiser le pétrole.

Tante et Lucien faisaient ainsi partie de la famille. Ensemble on était abonné au Nouvelliste Vaudois qu'on portait ensuite sur le Crêt. Les trois « mousettes », nièces de tante et Lucien, le rapportaient à tour de rôle. On les nommait ainsi à cause de leur ressemblance évidente avec ce petit rongeur des champs. Elles avaient comme lui le museau pointu et de petits yeux brillants et fureteurs. Rose entrait chez tante comme chez elle et ne fatiguait jamais les deux vieux, sauf une seule fois où Lucien, probablement très énervé par son travail, lui dit d'une voix impatiente :

- A présent, Rose, va-t-en ![16]

L'horloger genevois de Boissonnas qui a toujours été pris pour un horloger combier !

[16] Rose Guignard, Souvenirs d'enfance, inédit, vers 1943, chapitre intitulé Tante et Lucien.

Auguste Piguet n'allait surtout pas oublier de restituer l'ambiance de ces bons vieux ateliers :

Assis à son établi qui n'est autre que l'appui de la fenêtre prolongé vers l'intérieur et atteignant deux à trois pieds de largeur, le péclotier a devant lui l'indispensable étau. Le tour qui s'y fixe permettra de tourner des pivots. Apprendre à limer plat et à tourner rond, c'est l'initiation au métier.

L'enclume et le lourd marteau placés à droite de l'artisan, rendront les métaux plus compacts et résistants par écrouissage. A gauche se dresse la layette aux multiples tiroirs à compartiments. Une infinité de fourniture y trouvent place : des plaques d'acier de diverses épaisseurs, de la chaux vive, des calibres, maints petits outils employés de temps à autre. Ceux qui sont d'un usage constant reposent sur l'établi à porté de la main : des limes des divers degrés de finesse, les limes à queues de rat, un brunissoir, des équarrissoirs, une filière. Vous en apercevrez d'autres, accrochés aux deux biseaux de la fenêtre : l'outil aux douzièmes. Une planchette au-dessus de la layette porte l'outil à percer droit, une lampe à esprit de vin, un bloc de charbon de bois, un chalumeau de cuivre et un pot à huile avec une pierre à huile, nécessaire à la trempe.

Quel genre de montres s'élabore céans ? Surtout de celles du type dit à « roues de rencontre ». Une chaînette d'une finesse extrême aux centaines de maillons de laiton s'enroule sur un tambour ou barillet, mettant ainsi en marche les rouages et partant les aiguilles. (La roue de rencontre est ainsi appelée d'après une roue dentée mise en contact avec deux palettes). Il n'est pas encore question de montres compliquées.

…

L'enseignement se donnait individuellement par de nombreux maîtres. Chacun d'eux, tout en initiant quelques apprentis poursuivait son travail personnel. On distinguait, cela va de soi, des maîtres-blantiers, de ceux des remontages, des maîtres-cadraturiers, pivoteurs et finisseurs.

Après un stage pour apprendre les blancs, l'apprenti doué ou moyenné suivait la filière. Un bûcheur parvenait souvent à gagner le prix de son apprentissage et de sa pension. S'agissait-il d'un enfant de très pauvre famille, bourse des pauvres et bourse communale s'ouvraient en sa faveur s'il montrait des aptitudes véritables.

Certaines familles, pour ne point avoir recours à l'assistance, concluaient un contrat d'apprentissage de cinq ans. Mais le jeune homme, logé et nourri par son patron, doit se prêter à toutes les besognes… Il garde les enfants, fait les commissions, aide à éplucher les légumes, râpe la grosse carotte de tabac à priser. Peu à peu, si le patron a un peu de conscience, le pauvre jeune homme s'initie aux arcanes du métier.

L'enseignement est tout d'abord pratique. Le maître ignore d'ordinaire tout ce qui sent la théorie. L'apprenti éveillé et curieux s'informe-t-il de la raison d'être de certains procédés, il s'entendra répondre d'un ton bourru : on fait ainsi parce que c'est ainsi !

En dépit des lacunes, l'enseignement donné chez nous devait pour le moins égaler celui qu'on donnait ailleurs. Sinon, tant d'apprentis du dehors ne seraient pas venus à la Vallée pour s'instruire dans la confection des « péclots ». Les étrangers affluaient. La France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, le Portugal offrirent leur contingent d'apprentis. Il nous en arriva des Indes et de la Nouvelle Orléans. Une foule d'ateliers furent construits ou agrandis à leur intention. Ces jeunes gens logeaient et mangeaient chez le patron, forcés de se contenter des menus rustiques traditionnels. L'un de ces apprentis venu du bout du monde s'établit dans la région dont il apprit le patois à la perfection. Deux autres prirent femme chez nous pour les conduire au-delà des mers. Un 4ème, empêché pour des raisons de religion de convoler avec l'élue de son cœur, partit désespéré après avoir composé une élégie de circonstance. Le refrain en demeura longtemps populaire :

Adieu, adieu, pour la dernière fois…

Les bagarres entre apprentis étrangers et jeunes Combiers ne manquèrent pas. En une occasion plainte fut portée ; mais l'autorité s'entendit à faire passer l'éponge pour ne pas tuer la poule aux œufs d'or.

Vers le milieu du siècle, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-fonds, le Locle, fondèrent coup sur coup des écoles d'horlogerie. Ces établissements sonnèrent le glas des apprentissages d'étrangers à la Vallée. Seuls les jeunes Combiers continuèrent à suivre la routine, à faire fi de la théorie.

…

La grande crise de 1877 à 1885 surmontée, chacun put se rendre à l'évidence : la fabrication à la main avait vécu. Les ouvriers à la vieille mode iront se raréfiant. De nouvelles fabriques et ateliers surgissent sur tous les coins du territoire combier. Une école d'horlogerie devient indispensable (1903).

Adieu, paisible travail en famille dans le cabinet ensoleillé. Finies ces longues journées durant jusqu'à 9 heures du soir, mais coupées par les flâneries de 10 h. et de 4 h. Disparu à tout jamais, le travail fait sans fièvre ni hâte.

Il faudra désormais se lever à heure fixe ; s'en aller en hâte vers la fabrique par tous les temps ; rentrer à midi pour avaler un morceau en vitesse ; reprendre las, bien las, le chemin du logis.

L'horloger a perdu son amour de la besogne bien faite. Un travail mécanique et sans âme, toujours le même, l'attend. L'ouvrier n'est plus qu'un maillon d'une chaîne gigantesque. La rançon du progrès, la paie-t-il assez cher ![17]

L'horloger au pivotage.

On lit dans le Tic Tac d'avril 1954, sous le titre, « L'évolution de l'horlogerie » :

…

Il n'était pas question pour les modestes industriels de ce temps de réunir tous leurs ouvriers sous le même toit. Ils se logeaient à leur convenance. C'est ainsi que trois jeunes horlogers s'étaient établis dans une maison du « Crêt chez Isaac Capt », dans un bâtiment qui existe encore et qui se trouve au nord du

[17] Auguste Piguet, Vieux métiers, Le Pèlerin, 1999, pp. 44 et suivantes.

bâtiment de la douane. Ayant trouvé une chambre à trois fenêtres, ils travaillaient de concert et construisaient des chronographes.

L'outillage n'était guère important. Il suffisait de posséder un tour universel ou burin fixe, un petit tour à tourner à l'archet, un outil à percer droit, un outil à planter, un compas aux engrenages. Les roues seules étaient fournies par l'établisseur et encore faillait-il les passer à la machine à arrondir.

On ne travaillait pas en série. Il y avait rarement plus de deux pièces de la même conception. Il fallait combiner entièrement le chrono sur la « cage » à peine préparée. Tous les ressorts étaient découpés à même la plaque d'acier.

L'horlogerie était alors une forme de l'art. Ceux qui pouvaient s'offrir le luxe d'un chronographe étaient rares et ne se recrutaient point parmi le monde ouvrier.

Le rythme de la fabrication était naturellement infiniment plus long qu'aujourd'hui. La construction d'un seul mécanisme nécessitait un mois de travail et était payé 150 francs.

On imagine aisément la vie de l'horloger de ce temps. Point d'horaire fixe, point de sonnerie. S'il prenait à l'un d'entre eux la fantaisie de faire la grasse matinée, c'était son affaire. Mais on voyait aussi souvent la lumière douce et rougeâtre d'un quinquet à pétrole trouer la nuit pendant les longues veillées d'hiver. On se rendait visite entre voisins. Ici et là on devisait même en patois. « Il faisait beau en ce temps-là », nous disait un témoin actif de cette époque, aujourd'hui à la retraite. Mais on peut penser qu'ils avaient leurs soucis et leurs peines, tout comme nous avons les nôtres.

Mais que de précautions à prendre pour ne pas égarer ou détériorer une vis ou un ressort. Il n'y avait pas de machines pour les fabriquer par milliers. Il fallait remplacer à la main ce qui était perdu ou brisé, refaire l'ajustement tourné trop petit. La précision n'était peut-être pas moins grand qu'aujourd'hui, mais elle était atteinte à tâtons et avec peine[18].

Le paysan horloger – FAVJ du 30 juin 1971 –

En ces jours anniversaires, évoquons, si vous le voulez bien, une race disparue de notre commune : les paysans-horlogers.

Mon père en était un. Fils d'horloger, j'étais fils de paysans, de là ce respect pour le temps qui passe, pour la manière de le compter ; de là cet amour immodéré pour les choses de la nature, les plantes et les bêtes.

C'est ainsi qu'il me souvient, étant petit enfant, de ces frais matins de mai, où, avec mon père, nous allions faucher l'herbe pour le bétail alors que l'alouette matinière nous saluait de son aubade joyeuse, et que, à nos pieds dans

[18] Tic-Tac est le journal de l'entreprise Lecoultre. Cet article était signé G, selon le style, du sans doute à la plume d'Olivier Giriens.

l'abondante rosée, sautillait la sauterelle verte, et de l'odeur pénétrante de l'herbe coupée.

On en remplissait cette brouette à ridelles, qui me paraissait immense, pour la conduire à la grange où, à travers la cloison de bois de l'étable, nous parvenaient les bruits trahissant l'impatience des bêtes attendant leur repas.

Ensuite, assis sur la botte de paille, nous assistions à la traite du lait crémeux dans les seaux de bois coniques et arrondis. Une ou deux vaches, une génisse, un modzon, un veau, c'était là toute sa fortune, à ce père de famille paysan-horloger.

Horloger, c'est un peu plus tard dans la matinée qu'il le devenait. Après avoir rangé l'étable, fait la paille aux bêtes, soigné le menu bétail, il troquait la blouse bleue du paysan contre le tablier vert de l'horloger de maison, car c'était chez lui qu'il professait son art. Aux mouvements calmes de l'homme qui aime ses bêtes, succédaient les gestes précis du remonteur de chronographes. Après la faux, la fourche, le coupe-foin, venaient les brucelles, la lime légère, l'équarrissoir brillant au fin manche de bois rouge. Après la vache placide à la mamelle généreuse, le barillet récalcitrant, l'échappement capricieux…

Faucheurs à la Vallée de Joux.

Ainsi donc les horlogers-paysans, attachés d'une aube à l'autre à leur double besogne, forgeaient la vie de nos villages, car ils étaient nombreux, ces quadrumanes bicéphales.

A certains moments, l'été surtout, crispés et nerveux à l'établi, ils se détendaient à la campagne. L'hiver venu, la neige lourde couvrant les prés, devant sa fenêtre, à son établi, l'horloger, heureux d'être au chaud, travaillait à la note ascendante du sautoir de compteur, que la main habile prestement ajustait. Répondait le sourd tic-tac du morbier de famille qui, dans sa boîte décorée, paisiblement comptait le temps.

Nous autres enfants, ignorant la contestation, sans souci pour nos loisirs, et sans argent de poche, vivions aux rythmes des deux métiers. Abreuvés par l'un, nourris par l'autre, nous apportions, dans la mesure de nos forces, une modeste contribution à ces labeurs variés ; tantôt portant à la fabrique les précieux « cartons », tantôt vaquant aux divers travaux de la ferme. Pour moi, j'avais une prédilection pour ces derniers, y voyant plus de vraie vie, plus de poésie agreste, me convenant mieux que les rigueurs de l'atelier ; et même plus tard, en apprentissage, à l'heure des vacances d'été, l'évasion la plus souhaitée était encore l'aide aux fenaisons. Vacances laborieuses il est vrai, mais la récompense était là, au bout de la fourche de bois, dans l'odeur de l'herbe verte que l'on répandait pour la faire sécher, puis dans le soin sec craquant sous l'argent soleil.

* * *

Il y avait aussi, à la fin de mai, la montée à l'alpage, inoubliable souvenir d'enfance. Ah ! comme on l'attendait, comme on la préparait, cette journée, cirant nos souliers de cuir, affûtant nos couteaux de poche puis, le matin, venu, c'était le départ. Devant, le père tirant sur la corde du licol le modzon ahuri ou la génisse bondissante. Un jeune veau, souvent maigre à faire peur, était aussi du voyage. Il fallait l'encourager, le pousser, le frapper de ma canne de merisier. Ainsi nous montions cahin-caha le rude chemin caillouteux.

Parvenus au-dessus du village, au « grand contour », je me retournais pour considérer une dernière fois la maison paternelle où, pour un jour seule, la maman, avec les petits derniers, assumait la garde du foyer. Qu'elle paraissait petite déjà, la maison vue d'en haut, sous cet angle où les oiseaux la voyaient si souvent ; si petite et pourtant si accueillante et si chaude pour le jeune garçon que j'étais alors.

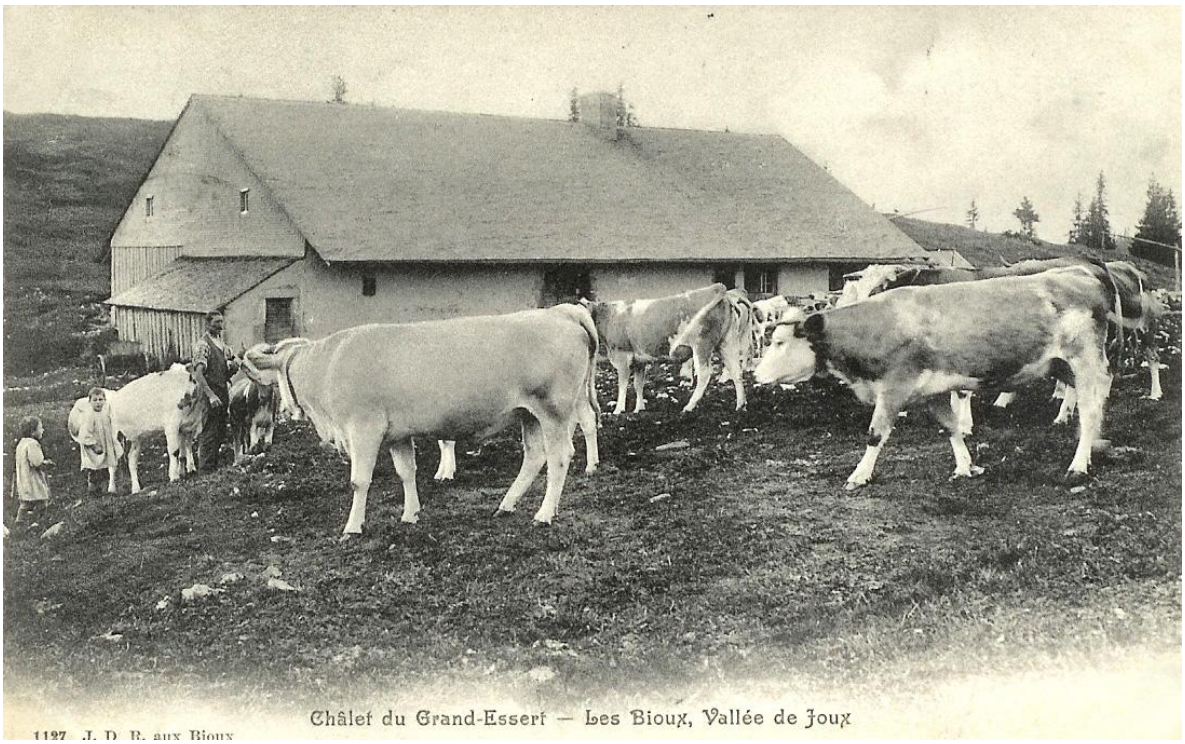
Mais la course continuait au bruit des sonnailles des notre petit troupeau. Dans la forêt d'autres clochettes bientôt se rejoignaient aux nôtres. Je vois encore, dans les branches et les bosquets, les oiseaux s'interpeller, curieux sans doute de tout ce bruit, de connaître la raison de l'envahissement de leur domaine… Seule, au sommet d'un grand sapin, la grive indifférente chantait. Elle me paraissait nous souhaiter la bienvenue.

Enfin les derniers contours du sentier passés, nous foulions l'herbe fleurie, rase et drue, du pâturage, cette herbe d'un vert si tende et si particulier, où déjà tout un peuple de génissons pâturait paisiblement.

Arrivés au chalet, il fallait attacher le bétail, l'inscrire, et, oh ! horreur, le marquer. Horreur pour moi, car on allait marquer « mes bêtes » au fer rouge… A peine osais-je regarder dans l'âtre de la cuisine du chalet les sinistres instruments de supplice rougissant sur les charbons ardents. Puis c'était l'odeur du cuir brûlé, la fumée blanche et le bref mugissement de la bête qui n'avait pas eu bien mal et beaucoup moins peur que moi.

Mais le souvenir le plus vivace de cette journée, est sans contredit le repas qui, bien tard pour nos estomacs affamés, nous réunissait dans les combles du chalet. Le pain frais, la rondelle de saucisson monumentale, le jambon délicieux largement distribué, l'ambiance de ces hommes qui n'étaient que paysans, goûtant la joie simple de ce moment où l'on était ensemble, tout cela, avec le départ du chalet après un dernier adieu au petit veau, le retour à la maison, souvent sous la pluie, laisse pour ceux qui l'ont vécu, un souvenir de ce temps révolu qui compte dans le passé de notre commune, puisqu'il a contribué à façonner son visage en donnant à ses fils, avec la joie du travail, l'équilibre des vraies valeurs.

Raymond Rochat



Paul-Henri Dépraz a écrit :

La « crise » des années 1930 à 1935 a marqué la fin d'un « état », celui du « paysan-horloger ». Comme beaucoup d'autres, mon père était « sertisseur », un métier disparu. Lorsqu'il reprit, en 1927, le domaine paternel, avec une quinzaine de poses dont il possédait la moitié, il continua à faire tourner la grande route de bois et grincer ses burins sur les coquerets, au milieu desquels il enchâssait le rubis ; courant de l'établi aux champs, de la fourche à la loupe, il ne cessa de mener cette vie harassante et plus que simple du paysan-Horloger, comme tant d'autres de sa génération, des générations l'avaient précédé. Durs au travail ; apportant aux travaux des champs leur minutie d'horlogers, à l'activité de l'établi leur acharnement de paysans montagnards, ils ont vécu durement et simplement. Ils avaient gardé l'austérité de leur génération qui a été la dernière d'un temps arrivé à sa fin.

L'horloger du peintre Milon

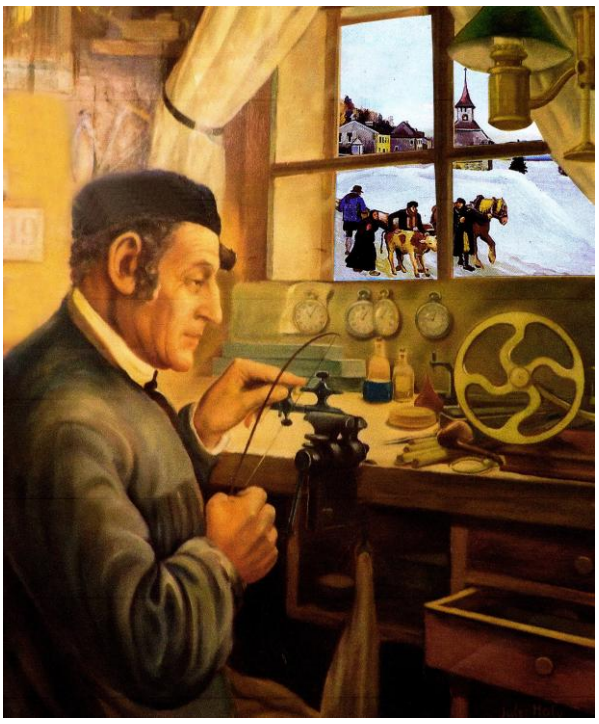
Le professeur Paul-Louis Pelet, curieusement s'élève en contradicteur de ce qui était une réalité, la ferme-atelier[19]

L'agriculture n'est pas un métier!

Dans la société d'Ancien Régime, tenir son ménage, cultiver ou faire cultiver ses terres sont des occupations primordiales. Le travail agricole est le *gagne-vivres* de tous. Grâce à un métier, l'homme industrieux dispose, en plus, d'un *gagne-sous.* Cette optique apparaît encore clairement dans la législation fiscale post-révolutionnaire. En 1803, l'Etat du Valais introduit une *taxe industrielle* que paient l'aubergiste, l'avocat, le boulanger, le cloutier, le marchand de tabac, le meunier, le peintre de retables, le scieur, le teinturier, etc., quelle que soit la part de temps qu'ils consacrent à ces occupations[24]. Tout homme de métier est à ses heures un cultivateur. Il n'est pas considéré comme un travailleur-mixte, manière de voir du XXe siècle[25].

La séparation des travaux

Les artisans du fer séparent leurs activités, dans le temps et dans l'espace. S'ils cultivent eux-mêmes leurs terres, ils chôment à la forge pendant les labours ou les moissons; ils construisent leurs ateliers et leurs hangars à charbon à l'écart des maisons et des granges, de peur de l'incendie. Produits des champs et métallurgie se situent à deux niveaux différents. Les réunir dans une ferme-atelier, serait une criminelle imprudence.



Combinaison de deux tableau, pour la base un peintre neuchâtelois, et pour ce que l'on voit par la fenêtre, le peintre Henri Meylan !

[19] Revue Suisse d'Histoire, volume 35, 1985 (tiré à part), pp. 157 à 163, Mélanges. La métallurgie aux champs – le mythe de la ferme-atelier.

Vers la ferme-atelier

Dans la haute vallée de Joux, quelque quatre-vingts petites forges souffrent de la concurrence de Vallorbe et de la pénurie croissante de combustible. Au cours du XVIIIe siècle, toujours plus d'artisans du fer se convertissent à la taille des pierres fines (semi-précieuses) puis à l'horlogerie: d'abord dans la forge où ils possèdent une place de travail, puis chez eux. Ils installent dans l'embrasure d'une fenêtre un pupitre de polisseur ou un établi d'horloger. Lors de son voyage à la vallée de Joux, en 1736, Seigneux de Correvon rencontre des artisans jusque dans les fermes isolées; des lapidaires qui «vivent grassement», des horlogers, ou ce coutelier fabricant de rasoirs, aussi armurier et pendulier à ses heures[26].

Comme les autres artisans, les premiers lapidaires, les premiers horlogers gardent des terres ou en achètent pour s'assurer des vivres et des crédits[27]. Ils consacrent chaque année quelques jours aux labours, aux semailles et aux moissons. Mais ils vivent de leur métier. A la fin du XVIIIe siècle déjà «le sol de la vallée produit pour nourrir ses habitants le dimanche»[28]. Les artisans n'abandonnent pas la demeure familiale, ils y aménagent des places de travail. La ferme-atelier prend corps, mais en dehors des métiers du feu[29].

Rapidement, ses fonctions agricoles s'étiolent. Parfois un des fils garde les maigres terres et les riches troupeaux et se spécialise dans l'industrie laitière et fromagère. Mais les villages horlogers gardent une coquille campagnarde jusqu'à ce que les fabriques y supplantent le travail à domicile (seconde moitié du XIXe siècle).

A la campagne, la prospérité du paysan se mesure à l'étendue des terres qu'il cultive ou plus exactement qu'il tient en propre[30]. Dans le Jura, le rendement de l'activité manufacturière est si supérieur à celui des champs que les horlogers ou les lapidaires considèrent bientôt comme du temps perdu celui qu'ils consacrent à l'agriculture. «Plus on a de terres, plus on est pauvre», dira-t-on dans la vallée[31]. La mentalité paysanne ou d'Ancien Régime s'est évanouie avec la généralisation des activités industrielles.

Que reste-t-il alors de la notion de ferme-atelier? Une image littéraire qui fausse la réalité économique et sociale du passé.

26 SEIGNEUX DE CORREVON GABRIEL, «Voiage fait à la fin de juillet 1736 dans les montagnes occidentales du Païs de Vaud». *Mercure suisse*, Neuchâtel 1737. Réédition d'une version légèrement retouchée sous le titre: *Promenade dans les montagnes occidentales du Pays de Vaud.* Les Charbonnières 1977.
27 PELET PAUL-LOUIS, *op. cit.*, 1983.
28 *Journal de la Société vaudoise d'utilité publique*, 1864, p. 74.
29 Ce pourrait être le cas aussi de la boissellerie, très répandue dans les hautes vallées du Jura au XVIIIe siècle, mais qui n'a pas été étudiée.
30 ACHILLES WALTER, «Revenu et situation économique des paysans». *Etudes rurales*, 1976, p. 33–47.
31 PELET PAUL-LOUIS, *op. cit.*, 1983.

Dans cette courte étude, le professeur Pelet juge avec une rapidité déconcertante toute l'agriculture combière tout au long de ses siècles d'existence. Il ne se réfère qu'à quelques chiffres un peu piqués au hasard, sans avoir fait une enquête approfondie sur le sujet. Le mythe n'est pas dans la ferme-atelier, mais bien plutôt dans cette agriculture jugée misérable alors qu'elle ne le fut pas, simplement qu'il y eut des hauts et des bas. Preuve de sa solidité, on devait quand même la dîme à LL.EExes qui ne nous oubliaient pas !

A cette égard l'analyse des « cahiers » annuels des dîmes, dont certains demeurent dans nos archives publiques, auraient été pleins d'enseignement plutôt que de s'en référer à un Correvon qui n'a passé qu'un ou deux jours dans notre haute combe.

Pour la ferme atelier, il faut sans doute comprendre que Paul-Louis Pelet n'a jeté qu'un coup d'œil parfaitement superficiel sur toutes nos fermes anciennes dotées de fenêtres jumelées qui restent encore nombreuses même aujourd'hui, alors que beaucoup ont disparu, la plupart pour cause d'incendie.

Ce texte est donc hâtif, péremptoire, et mal documenté. Un texte de bureau plus qu'une étude solide tenant compte de manière attentive de la réalité du terrain. Mais Monsieur Pelet étant décédé, qui ira le lui dire ? Et puis, on le sait, les professeurs, avec l'appui de références nombreuses, ont toujours raison, et même s'ils sont à côté de leur sujet !

Un horloger d'une rare sérénité.